

1990

Bouge pas, meurs et ressuscite de Vitali Kanevski

André Roy

Numéro 100, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23663ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2000). Compte rendu de [1990 : *Bouge pas, meurs et ressuscite* de Vitali Kanevski]. *24 images*, (100), 7–7.

1990

BOUGE PAS, MEURS ET RESSUSCITE

de Vitali Kanevski

Le premier long métrage de Vitali Kanevski fut en 1990 un véritable choc. Je ne peux encore oublier le premier plan de *Bouge pas, meurs et ressuscite*, ces hommes qui sortent de la mine, d'un trou noir dont je devine aussitôt que c'est l'enfer et qu'ils en reviennent. Déjà là, dans ce plan, se synthétise tout l'art d'évocation et de métaphorisation de Kanevski, fait d'étrangeté, de rapidité et de sécheresse dans ses ellipses. Il s'agit bien d'images évocatrices et métaphoriques, de re-création et de condensation d'un monde passé dont le poids se perpétue encore lourdement dans le présent, un monde de dureté, de vide existentiel, de privation et de sauvagerie, duquel se dégagera pourtant une émotion forte et trouble tout à la fois.

Le titre du film est lui-même ambivalent: c'est à la fois le titre d'un jeu d'enfants et une plongée dans la mémoire. Par la remémoration, quelqu'un — le réalisateur — raconte sa mort. Il s'est entièrement engouffré dans ce film rien que pour ça: mourir — car on ne ressuscite que de la mort. Il a choisi un enfant de douze ans pour le représenter, Valerka (extraordinaire Pavel Nazarov). Véritable *alter ego* du cinéaste, Valerka découvre que le bonheur est impossible et que la survie dans un monde monstrueux tient au vol, au mensonge, à la ruse et à l'instinct. En 1947, à Soutchan, dans la région extrême-orientale de l'URSS, tous les malheurs s'abattent sur ce garçon, comme si cette bourgade envahie par la neige et la boue était destinée de toute éternité à lui faire subir un destin cruel. Soutchan, c'est certes le

cauchemar du communisme, mais c'est peut-être et surtout notre propre cauchemar (créé par la collision entre notre innocence et notre déchéance), nos courts rêves de libération et de bonheur, notre folie née de l'angoisse et de la souffrance. Valerka, par ses coups pendables et les coups qu'il reçoit (précipités inouïs de brutalité et de violence), c'est tous les garçons du monde, qui doivent justifier leur passage sur terre. Car entre la vie et la mort, Valerka a choisi la vie, mais en l'hallucinant jusqu'à la mort (à un moment donné, il fait le cadavre) pour qu'enfin ressuscite Vitali Kanevski et lui permette de nous offrir l'un des plus beaux films de l'histoire du cinéma. ■

ANDRE ROY

